

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

054
M543

LE MENESTREL.

PARTIE LITTÉRAIRE.

Vol. I.

QUEBEC, 17 OCTOBRE, 1844.

No. 18.

SOMMAIRE:—LARA, (*Poésie*); MADEMOISELLE DE ROAN, (*Suite et fin*); LE LIEUTENANT DE L'AMPHITRITE.

Poesie.

LARA:

(*Ballade.*)

Mon Dieu, que la petite chèvre était jolie !
(V. HUGO.—*Notre-Dame de Paris*, liv. 8.)

Morte ! ma pauvre chèvre !
Dont si souvent la lèvre
Dans ma main vint brouter ;
Morte ! elle si docile,
A traire si facile,
Il faut donc la quitter !
Ma compagne fidèle,
Lara,
Tes doux yeux de gazelle,
Oh ! qui me les rendra ?

A mes pieds étendue
La voilà descendue,
De nos monts pour toujours ;
Elle qui, vive et preste,
D'un pied agile et lesté,
Y grimpait tous les jours !
Toi, qu'aimaient les bergères,
Lara,
Tes jambes si légères,
Oh ! qui me les rendra ?

A mes pas attachée,
Et souvent alléchée
Par un pain tentateur,
Jusques au bout du monde

Elle eût, la vagabonde,
Suivi son séducteur.
Ta joie et tes tendresses,
Lara,
Et tes douces caresses,
Oh ! qui me les rendra ?

Et mon fils qui sommeille,
Faudra-t-il qu'il s'éveille
Tout chagrin et surpris ?
Et sans voir sa nourrice
Consolante et propice
Accourir à ses cris ?
Tes puissantes mamelles,
Lara,
Et leurs sources jumelles,
Oh ! qui les lui rendra ?

A l'heure où la famille
Devant l'âtre qui brille,
S'assoit pour raconter,
Ta corne inoffensive
A la porte massive
Ne viendra pas gratter ;
Ta grâce si gentille,
Lara,
Près du feu qui pétille,
Oh ! qui nous les rendra ?

Qui nous rendra sur l'herbe
Haute comme une gerbe,
Tes chevreaux bondissants ?
Et pour mon hermitage,
Ces flots purs de laitage,
Sous mes doigts jaillissans ?
Tout, jusqu'à ma levrette,
Lara,
Te pleure et te regrette ;
Oh ! qui nous la rendra ?

Mademoiselle de Roan.

III.

(Suite et fin.)

En donnant à tout ce qu'ils regrettaient un dernier regard, une dernière larme, ils se partageaient silencieusement le bagage de l'exil... lorsque Jean-Pierre rentra tout effaré dans le salon.

« Restez et cachez le vicomte ! » cria le Breton d'une voix épuisée par la vitesse de sa course. Tout est découvert et perdu si on le voit ! Les garnisaires reviennent sur mes pas ! Le parc et le château seront cernés dans cinq minutes ! Cachez le vicomte ! cachez le vicomte ! »

L'effet qu'il produisit une telle nouvelle ne peut se comparer qu'à un coup de foudre, et elle en fut un littéralement pour Clémentine, qu'il fallut reporter anéantie dans sa chambre.

En ce temps-là, tous les châteaux avaient quelque part un réduit, invisible, dernier asile de la terreur contre la mort. Celui de la S... avait été pratiqué dans les combles de l'édifice, et M. de Roan y conduisit Martial et Jean-Pierre, tandis qu'un domestique détruisait les traces des préparatifs.

Chemin faisant, le Breton reconta au marquis comment son stratagème avait échoué. A une demi-lieue de la S..., les garnisaires avaient rencontré un peloton de voltigeurs, et soit curiosité, soit méfiance, Larive les avait interrogés sur le nouveau commandant de Chantenay.

« Or, comme le capitaine L-blanc et sa lettre étaient de ma façon, dit Jean-Pierre, voyant ma ruse éventée et les bleus faire volte-face, je n'ai eu qu'un temps d'échapper de leur mains et d'accourir vous annoncer leur retour. — Il était temps, ma foi, ajouta-t-il en regardant par une fenêtre car les voilà déjà postés aux issues du château, et vous n'avez qu'à descendre les recevoir au salon. »

Le marquis descendit en effet, après avoir soigneusement fermé la cachette, et il lui fut facile de répondre victorieusement aux questions de Larive, lorsque celui-ci eut visité toute la maison sans y rien trouver de suspect.

« Ce n'est cependant pas pour le roi de Prusse que ce maître filou nous a joués », fit alors observer Romulus, qui considéra inso-

lément son chef et son hôte. « Enfin, bref, nous verrons bien, ajouta-t-il, une main posée sur son sabre ; car nous allons avoir l'œil au guet, mille bombes ! et s'il paraît ici l'ombre d'un aristocrate ou d'un blanc... »

Un geste du sergent sans-culotte termina clairement la phrase.

« Quand à vous, mon lieutenant, reprit-il en s'adressant tout bas à Larive, ne vous avisez pas de mollir, comme vous m'en faites l'effet, et souvenez-vous que le camarade Romulus est derrière vous ! »

Le lieutenant frémit d'autant plus à cette recommandation fraternelle, que sa jalousie lui avait dit intérieurement :

« Martial est caché dans le château ! »

La cachette où étaient enfermés le vicomte et Jean-Pierre communiquait avec le jardin par un escalier. De cette façon, la fuite était encore possible, quoique bien périlleuse ; mais il fallait attendre que les premières méfiances fussent calmées, et que Clémentine eût retrouvé une partie de ses forces.

Cela demandait une semaine pour le moins, et le marquis le fit aisément comprendre à ses enfants. En attendant, il leur défendit expressément de se voir une seule minute ; privation aussi cruelle que nécessaire, dont les jeunes gens cherchèrent bientôt à se dédommager.

La petite fenêtre qui éclairait les deux captifs avait vue sur une éclaircie du parc.

« Là, du moins, je pourrai apercevoir Clémentine ! » se dit Henri.

— Là, je pourrai entrevoir Henri ! se dit en même temps Clémentine.

Et dès que la jeune fille fut assez rétablie pour quitter sa chambre, elle fit sentir combien l'air et la solitude du parc seraient favorables à sa convalescence...

Il est inutile de peindre l'émotion de M. de Frossay, la première fois qu'il aperçut la robe rose de Clémentine. Mlle. de Roan avait tout expressément choisi cette vive couleur, afin qu'elle se détachât plus riante sur la verdure, aux yeux du pauvre captif... Le vicomte sentit d'abord cette charmante intention, et il la récompensa par une imprudente faveur en ouvrant la fenêtre de sa cachette.

Hélas ! malgré ces touchants efforts de l'amour, les infortunés s'apercevaient à peine, mais le cœur, qui vit si facilement d'illusions, suppléait à l'insuffisance des yeux...

Les premières séances au parc se prolonge-

rent tellement qu'elles firent plus de mal que de bien à Clémentine, et qu'elle se vit menacée de les interrompre ; heureusement la force du cœur releva de nouveau celle du corps ; les fiancés se consolèrent de se voir moins longuement en se voyant deux fois dans la journée.

Les malheureux sont exigeants. — et n'ont-ils pas le droit de l'être ? Le plaisir de voir la robe rose de Clémentine s'épanouir, fleur adorée, sur le feuillage, ce plaisir si vif, et déjà si dangereux, ne suffit bientôt plus à M. de Frossay...

En allant une nuit chercher la nourriture quotidienne des prisonniers, Jean-Pierre porta au marquis de Roan une très-humble requête :

N'ayant d'autre distraction que la contemplation du paysage, le vicomte réclamait instamment un télescope, afin de porter ses regards jusqu'à la Loire.

Le marquis, effrayé, refusa dès le premier jour, mais le second il céda, à la condition qu'on n'ouvrirait pas la fenêtre.

Comme on l'avait déjà ouverte dix fois, ou en conclut, que cela se pouvait faire impunément... Et télescope d'une part, lorgnette de l'autre, prolongèrent encore les entrevues téméraires dont ils doublaient mystérieusement le plaisir.

En fait d'imprudences, quels amoureux savent s'arrêter ? Et maintenant qu'on se voit si bien, n'était-il pas possible de s'entretenir ?

“ M. le vicomte s'ennuie de ne rien faire, dit le complaisant courrier de nuit au marquis de Roan.”

Et le marquis ne vit aucun inconvénient à donner au vicomte de quoi écrire.

Or, que pouvait écrire celui-ci, je vous le demande, sinon : — “ Clémentine, je vous aime ; ” — et puis : — “ Je vous aime Clémentine ? ” C'est ce qu'il fit donc sous toutes les formes, avec toutes les variations que chacun sait. Et, lancé chaque jour par une fronde de la façon de Jean-Pierre, un projectile lesté d'un billet, allait tomber aux pieds de Clémentine.

A cette poste d'un nouveau genre en succéda bientôt une autre. Le vicomte adressait des questions à la jeune fille, et celle-ci répondait oui ou non. Oui, c'était un livre à la main ; non, c'était un mouchoir ; et peu à

peu, des phrases entières s'articulant ainsi, rien ne manqua plus à la correspondance des fiancés.

Les jours s'écoulaient cependant ; le sergent Romulus veillait nuit et jour ; Larive perdait le peu de raison qui lui restait, en voyant Clémentine de plus en plus belle et souriante ; et le marquis de Roan, jugeant le moment arrivé, avait fixé la fuite à la troisième nuit...

L'intervalle des deux jours fut employé en minutieux arrangements. On déposa les bagages dans la chambre de Clémentine comme dans l'asile le plus inviolable ; le bateau libérateur reprit sa place à l'extrémité du parc. Il fut convenu que Jean-Pierre se chargerait des paquets, que le marquis le suivrait seul au milieu de la nuit, et que le vicomte terminerait la marche avec Clémentine.

On s'attacha, dès le premier jour, à regagner la confiance de Larive. Quelques mots aimables de Mlle. de Roan suffirent pour aveugler le malheureux, qui d'ailleurs, ne croyant plus guère à la présence de Martial, commençait à rêver de prendre un jour sa place...

“ Je suis aussi jeune et aussi brave que ce chef de Chouans ! se disait-il quelquefois en lui-même. Il est condamné à mort et je suis plein d'avenir ; il perd Mlle. de Roan, et je puis la sauver !... Les Bourbons, au reste, ne reviendront jamais, et le temps est notre maître à tous... Qui sait si on n'oubliera pas cet homme, s'il ne quittera pas lui-même la partie ; et qui sait enfin si alors...”

Alors le jeune républicain sentait le vertige lui monter à la tête ; car il se voyait déchirant le contrat signé par Martial, et recevant la récompense d'un amour persévérant.

Or, au milieu de ce rêve doux et lointain, figurez-vous le pauvre insensé recevant un sourire de Clémentine, et jugez de la résistance qu'il pouvait opposer à une telle suppliante, lorsqu'elle lui reprochait de la faire surveiller de trop près.

Les Roan se virent donc surveillés de si loin, la veille du jour décisif, qu'ils ne doutèrent plus du succès de leur complot, et qu'ils s'endormirent tous avec confiance.

Malheureusement, si Larive fermait ses yeux éblouis, un autre avait ouvert les siens dans l'ombre ; et en comptant sur le repos de leur dernière nuit à la S..., les châtelains avaient compté sans leur hôte, le sergent Romulus !...

IV.

Il était deux heures après minuit, et tout dormait ou était censé dormir à la S... Clémentine rêvait avec une demi-inquiétude à la fuite du lendemain, lorsqu'elle fut réveillée en sursaut par un bruit de pas dans le corridor. Justement effrayée de ce bruit, elle dresse la tête et prête l'oreille. Des voix d'hommes parviennent à elle au milieu du silence, et une de ces voix dit du ton du commandement :

— « Traversez la chambre de la citoyenne !... »

— « Ma chambre ! » répéta la jeune femme d'une voix étouffée.

Et devant ce terrible éclair qu'a jeté cette parole, elle trouve à peine la force de quitter son lit.

Pour arriver en effet à la cachette du vicomte, sans monter par l'escalier secret, il fallait traverser la chambre de Mlle. de Roan, tout autre passage ayant été condamné.

Après avoir fait frissonner Clémentine des picots à la tête, cette pensée, vague encore, lui rend quelque courage. Elle s'enveloppe d'un peignoir, ranime sa lampe éteinte et s'approche de la porte. Les voix se rapprochent au même instant, et la jeune fille croit en reconnaître plusieurs.

— « La chambre est-elle éclairée ? » demanda un homme à quelque distance.

— Elle est éclairée, répond un autre, dont le souffle semble traverser la serrure.

— Et la citoyenne dort ? reprend un troisième.

— Aucun bruit, du moins, n'annonce le contraire.

— Maintenant voyons si la porte est fermée en dedans. »

Une main pressa sans bruit le bouton, et une voix répond : « Elle est fermée ! »

— Alors, je vais l'ouvrir avec mon passe-partout, dit aussitôt une voix plus forte et plus menaçante. »

Puis, avant que la jeune fille ait eu le temps de réfléchir, un lourd et vigoureux coup de pied enfonce la porte...

— « Romulus ! » s'écria la jeune fille glacée d'effroi.

Et, tandis qu'elle recule devant l'horrible figure du sergent, les soldats, de leur côté, reculent devant elle-même.

La vue d'une femme debout, en peignoir blanc, les a frappés comme l'apparition d'un

fantôme, et ils ont besoin, pour reconnaître Clémentine, d'entendre Romulus s'adresser à la citoyenne.

Cependant Mlle. de Roan n'a plus de doute sur leurs projets : au milieu du trouble, du sommeil et de la terreur, la vérité a luit toute entière à ses yeux !... Romulus a épié sans doute ses promenades au parc, il a découvert la cachette de Martial, et il va l'y surprendre. Elle seule a perdu le vicomte, elle seule peut le sauver !...

Mais comment le sauver, grand Dieu ! comment arrêter vingt soldats en fureur !

Pendant que les garnisaires se remettent de leur surprise, une lueur d'espérance a ranimé Clémentine. La pièce qui suit la chambre est le cabinet de chasse du marquis. Là sont des portes solides, des meubles pesants, des armes chargées ; là, surtout, passe un fil de la sonnette qui appelle chaque nuit Jean-Pierre. Réfugiée là, elle fera venir le Breton ; elle soutiendra un siège s'il le faut : elle mourra du moins avant qu'on prenne Henri...

Devant cette résolution désespérée, sa faiblesse fléchit un instant ; mais quand l'amour vaincrait-il la nature, si ce n'était pour sauver l'amour ?... Au lieu de répondre à Romulus, Mlle. de Roan s'élance dans le cabinet de chasse, en verrouille vivement la porte, y jette tout ce qui se trouve sous sa main et sonne de toutes ses forces Jean-Pierre... Cinq minutes après, le Breton arrive dans le cabinet de chasse, et s'arrête frémissant sur le seuil...

A la vue de Clémentine, pâle, échevelée, lui montrant la porte qu'elle défend, au bruit des voix furieuses et des coups terribles qui ébranlent cette porte, il a tout compris, et il saisit un meuble énorme. Le soulever d'un bras vigoureux, le joindre aux faibles barricades de la jeune fille, en ajouter un autre encore et puis un autre, tout cela est pour lui l'affaire d'un clin d'œil... Mais ce n'est pas pour elle-même que Clémentine l'a appelé, elle lui ordonne de retourner près du vicomte...

— « Prenez mon père en passant, dit-elle avec ce sang-froid du désespoir ; le parc est libre et le bateau prêt. Qu'ils y courent tous deux sans m'attendre, et courez vous-même ; courez, Jean-Pierre ! »

Jean-Pierre s'élance et s'arrête... Que deviendra Mademoiselle, s'il l'abandonne ?

— « Allez vous-même, lui dit-il, et sauvez-

vous avec eux. C'est à moi de me faire tuer ici !

—Mais, malheureux ! s'écrie Clémentine, tu ne vois donc pas comme je chancelle et comme je tremble ? Les garnisaires arriveraient avant moi près d'Henri !

Elle pousse le paysan hors du cabinet, et revient à son poste avec une résolution convulsive.

Cependant l'assaut des soldats redouble de rage... Romulus se débat comme un tigre qui a flairé sa proie... Vingt crosses de fusil, poussées par autant de bras, fracassent horriblement la porte et l'entr'ouvrent... Encore un effort semblable, et la voilà ouverte ! et le sergent sera près de Martial aussitôt que Jean-Pierre !

“ Que faire, que faire, mon Dieu ? se dit Mlle. de Roan prête à défaillir.”

Ses yeux égarés tombent sur les armes suspendues au mur... Elle prend un pistolet chargé de chaque main, place un fusil à deux coups derrière elle, et montre les canons meurtriers au premier soldat qui s'avance.

“ Arrêtez, ou vous êtes mort ! dit-elle d'une voix faible mais terrible.”

Le soldat recule, aussi surpris qu'effrayé, et un second paraît, la baïonnette en avant.

Eperdue alors, et ne sachant plus ce qu'elle fait, Clémentine presse d'un geste nerveux la détente de son arme, et l'explosion rejette toute la troupe au fond de la chambre. Dirigée au plafond, toutefois, la balle n'a frappé personne, et le premier pistolet échappe à la main de la jeune fille qui trouve à peine la force de montrer l'autre à ses ennemis.

Mais le sergent a bondi de colère, comme si le coup mortel l'eût frappé au cœur.

“ Feu sur l'aristocrate ! ” dit-il brusquement à un de ses hommes.

Le soldat soulève son fusil, mais le laisse retomber... Il ne fera pas feu sur une femme.

“ Tu hésites, lâche, ” s'écrie le sergent qui lui arrache son arme.

Et couchant froidement la jeune fille en joue, il lui envoie toute la décharge du fusil dans les jambes.

Clémentine pousse un cri douloureux, balbutie le nom du vicomte et vient tomber en travers de la porte.

“ La voilà démontée, poursuit alors Romulus. En avant, marche ! camarades...”

Et il va enjamber le premier le corps de

Mlle. de Roan, lorsqu'une forte voix crie dans la chambre :

“ Arrêtez ! misérables !...”

C'est le lieutenant Larive, que le bruit a réveillé et qui est arrivé précisément pour voir tomber Clémentine...

“ Misérables et infâmes !—repête le jeune républicain, oubliant tout autre sentiment dans sa juste horreur,—assassiner une femme à bout portant, et lui passer ensuite sur le corps. Arrière ! lâches, arrière !... Vous serez tous fusillés comme des chiens !”

Et avec la puissance que l'indignation ajoute à son autorité, il repousse les soldats frémisants jusqu'à l'autre bout de la chambre.

En vain Romulus lui crie :

“ Martial est là-haut ! Laissez-moi arrêter le chouan ! il va s'évader encore !”

Larive n'entend plus que le faible gémissement de Clémentine ; il ne voit plus que son beau corps inanimé, qu'il a relevé doucement dans ses bras.

“ Quand je vous disais qu'il aimait la ci-devant ! dit alors Romulus en entraînant ses hommes. Eh bien ! je me charge de leur donner la bénédiction nuptiale, ajouta-t-il avec menace, si je ne trouve pas dans ce labyrinthe d'aristocratie un autre chemin vers la cachette du chouan.”

Tout cela cependant s'était passé en quelques minutes, et Jean-Pierre n'avait eu que le temps de prévenir le vicomte et le marquis.

En apprenant le danger auquel reste exposé Clémentine, ni l'un ni l'autre n'a pu songer à fuir, et c'est à qui accourra le plus tôt à son secours. Quoiqu'il ait plus d'espace à franchir, M. de Frossay arrive le premier. Et qu'aperçoit-il en arrivant ? juste ciel !... Clémentine évanouie entre les bras du lieutenant !

Le marquis arrive à son tour et recule devant le même tableau.

Puis courant à sa fille, et mêlant son nom à des paroles entrecoupées, il soulève en frissonnant sa robe sanglante, et voit ses deux jambes traversées par la balle.

“ Ma fille ! ma fille ! s'écrie l'infortuné. Qui m'a donc assassiné ma fille ?... Ce sont vos soldats ? ajoute-t-il en reconnaissant Larive.”

Et il va s'élançant furieux sur le lieutenant, lorsqu'il le voit plus désespéré que lui-même.

Cependant au milieu de cette scène de désolation, le vicomte, qui se sent l'auteur de tout

le mal, s'est chargé d'avoir du sang-froid pour tout le monde. Quelque horrible que soient les blessures de Clémentine, il reconnaît que les chairs seules sont attaquées. Soulevant alors la jeune fille dans ses bras, il la reporte doucement sur son lit, et là, par les soins et les mots les plus tendres, il s'en fait insensiblement reconnaître.

« Henri ! » dit-elle en lui donnant son premier regard et en serrant la main de son père.

Puis, se rappelant subitement tout ce qui s'est passé, effrayée de les apercevoir encore, et voyant Larive immobile et blême derrière eux :

« Vous n'êtes pas partis ? s'écrie-t-elle avec effroi. Mais partez donc ! Fuyez ! fuyez, ou vous êtes perdus tous deux ! »

— Soyons perdus mille fois plutôt que de vous quitter ! répond le vicomte, agenouillé au chevet du lit. Ah ! Clémentine ! Clémentine ! ajoute-t-il avec délire. Pourquoi Martial n'a-t-il pas versé tout son sang sur l'échafaud, au lieu de venir ici faire couler le vôtre !... »

A ce mot de Martial, Larive a tressailli, et pourtant il avait reconnu son rival bien avant d'entendre son nom. Quant au supplice du malheureux officier, l'enfer seul en donnerait l'idée !...

Clémentine voit bientôt, à son air compatissant, qu'il ne médite la perte de personne, et elle lui adresse un regard de reconnaissance et de supplication qui jette encre un rayon d'espoir en son âme :

« Martial, dit-il au vicomte en le prenant à part, tous mes hommes vous cherchent dans le château, et vous comprenez comme moi... »

— Que je suis votre prisonnier, monsieur ; c'est entendu ! répond le vicomte, empressé de retourner près de Clémentine...

— Que je n'ai qu'un instant pour vous sauver, au contraire ! répond Larive en le retenant de force auprès de lui.

Henri le regarde avec étonnement et lui tend une main reconnaissante.

« Ne me remerciez pas, dit amèrement l'officier ; à ma place, vous seriez ce que je fais. J'eusse aimé d'ailleurs à me mesurer avec vous en plaine ou en champ clos ; mais je ne suis ni l'espion, ni le gendarme de la république. Vous avez donc cinq minutes pour quitter ces lieux... »

— Quitter ces lieux ! réplique Martial. Et ce vieillard, et cette jeune fille !...

— Cette jeune fille et ce vieillard, justement, sont perdus si l'on vous voit ici ; car ils ne seront plus les receleurs involontaires d'un chouan déguisé, mais les complices volontaires de Martial, et comme tels condamnés à mort. Vous n'avez donc d'autre moyen de les sauver que de vous sauver vous-même.

La raison parlait comme l'intérêt de Larive, et Dieu sait si le vicomte le sentit cruellement. Décidé donc à expier les imprudences de son amour par le sacrifice de cet amour même :

« Adieu, marquis, dit-il à demi-voix en serrant avec douleur la main de M. de Roan. Ma présence ici vous a fait assez de mal ; il est temps que je sépare mon sort du vôtre... »

Et jetant à la jeune fille, sans être aperçu, le regard d'un mourant qui renonce à la vie :

« Adieu, Clémentine ! murmura-t-il d'une voix étouffée, en se précipitant malgré le marquis vers la porte de la chambre.

— Puisque vous le voulez donc, lui dit le vieillard à l'oreille, non pas adieu, mais au revoir !... L'escalier secret est libre sans doute, le parc ouvert, le bateau et le navire toujours prêts : tâchez d'y arriver sain et sauf avec Jean-Pierre, et attendez-nous quelques jours devant Couéron !

— Ne risquez pas sa vie, surtout ! reprend le vicomte en montrant la jeune fille.

Et incapable de partir sans l'embrasser, il s'élance vers elle avec effusion, la quitte baignée de ses larmes et disparaît par le cabinet de chasse...

« Que Dieu le conduise ! soupira Larive en fermant la porte ; et pour tout le mal qu'il m'a fait en dix minutes, ajouta-t-il en lui-même, puisse-t-il trouver le bonheur à l'autre bout du monde !... »

En se retrouvant seul avec Clémentine et son père, le malheureux sentait la vie lui remonter au cœur. Et tout froissé qu'il fût par la réalité, son rêve mystérieux n'était pas évanoui...

Le lendemain, Larive prouva facilement à ses hommes que Romulus s'était trompé en croyant Martial au château, et il mit le meurtrier de Clémentine aux arrêts, en attendant qu'on prit une décision sur son compte. Malheureusement la langue et les mains du sergent restèrent libres, et les Roan furent d'abord dénoncés à Nantes...

Il y avait cinq jours que Larive soignait Clémentine avec le marquis, et qu'il sentait ses

espérances renaître avec les forces de la blessée, lorsqu'un peloton de gendarmerie entra un soir au château et arrêta M. de Roan et sa fille... Malgré le triste état où celle-ci était encore, malgré les protestations énergiques du lieutenant, tous deux furent transportés à l'Entrepôt de Nantes et condamnés à mort dans les vingt-quatre heures... Instruit par l'évasion de Martial à procéder sans retard, le tribunal révolutionnaire allait immédiatement les livrer au bourreau, quand un officier de la république, obtint un sursis de quelques heures, et les sauva en réclamant Clémentine pour sa femme. On sait que tel était l'usage établi par certains représentants, jaloux de renouveler leur sérail aux dépens de la guillotine, et le citoyen Carrier surtout était partisan de ces mariages républicains.

M. et Mlle. de Roan furent donc rendus à la liberté au moment où ils croyaient marcher à l'échafaud, et quelles furent leur surprise et leur reconnaissance en retrouvant Larive dans leur libérateur !

Convaincus que la réclamation du lieutenant n'était qu'une feinte désintéressée ils se confondaient en mille remerciements, lorsque le jeune homme avoua son amour.

Pour toute réponse, Clémentine prononça le nom du vicomte de Frossay, remercia de nouveau l'officier avec une douce compassion, et reprenant la main du marquis silencieux, demanda à retourner à la mort.

« Retournez donc à la vie, s'écria le généreux et infortuné Larive, et que la mort ne prenne ici que moi-même, puisque votre amour seul m'eût fait vivre !... »

Le jour même, M. et Mlle. de Roan rejoignirent le vicomte à Couëron, et, d'abord à son tour par le sergent Romulus, le lieutenant fut pris et fusillé dans les vingt-quatre heures.

Trois mois plus tard, dans une église de Londres, deux époux allaient s'unir devant Dieu. Tandis que le prétendu, grand et superbe jeune homme, s'avancait librement à l'autel, deux hommes d'un certain âge y apportaient dans leurs bras la fiancée, pâle et charmante jeune fille, privée de l'usage de ses deux jambes. Ce prétendu était le vicomte Henri de Frossay-Martial, ainsi désigné par les exilés royalistes. Les deux hommes étaient le marquis de Roan et le fidèle Jean-Pierre, et la fiancée, qu'ils portaient ensemble, Mlle Clémentine de Roan,

frappée de cette glorieuse infirmité, à la suite de ses blessures de la S...

« Et voilà, mon ami, pourquoi la vicomtesse de Frossay-Martial ne peut danser, même avec un cavalier telle que vous ! me dit mon cicerone du bal de Nantes, après m'avoir raconté cette touchante histoire.

Encore tout palpitant des émotions qu'elle m'avait causées, je retournai vivement au salon pour contempler de nouveau l'héroïne. Mme de Frossay venait de quitter la chaise où elle était demeurée immobile, et quel ne fut pas mon attendrissement, en tournant la tête, de la voir suspendue au cou de son mari, qui l'emportait dans ses bras au milieu du bal...

Il la porta ainsi jusqu'à l'antichambre, où je ne pus m'empêcher de le suivre, jusque sur l'escalier, où je les suivis encore malgré moi, jusqu'à sa voiture enfin, où je les perdis de vue.

Là, dans un vieillard à tête blanche et inclinée, je reconnus le marquis de Roan; dans un autre vieillard en habit de paysan, je retrouvai Jean-Pierre; et je fus heureux de le voir reçu dans la voiture avec ses maîtres, tandis qu'un autre domestique s'installait derrière.

« Ce que vous venez de voir, me dit mon compagnon, l'Angleterre et l'Italie l'ont vu pendant plusieurs années. Les voyages ayant été commandés à Mme de Frossay, le vicomte l'a portée partout comme il vient de le faire. On a rencontré ce groupe attendrissant dans les églises de Rome, sur les lagunes de Venise, dans les musées de Naples. Quand le mari était fatigué, Jean-Pierre prenait le doux fardeau, et le vieux marquis suivait paisiblement, contemplant un tableau qui n'attriste plus son cœur.

— Assez ! de grâce, assez, dis-je à mon ami d'une voix émue; vous me ramèneriez au bal les yeux en larmes, et j'ai encore dix contredanses à danser !

PITRE-CHEVALIER.

LE LIEUTENANT DE L'AMPHITRITE.

ÉPIQUE DE LA GUERRE DES ANTILLES EN 1809.

I.—L'arrivée à la Martinique.

A la clarté stellaire d'une brillante nuit des tropiques, par les 13 degrés de latitude nord, la frégate l'*Amphitrite* fendait l'Océan, toutes

voiles dehors, à la faveur d'une brise de nord-est.

C'était une de ces nuits voluptueuses où le corps, brûlé par les ardeurs de la journée, s'humecte d'une molle fraîcheur et se dilate au souffle de la brise alisée comme dans un bain d'air ; par moments le vent tombait, et les lourdes voiles de la frégate battaient contre le mâât avec bruit ; tandis que, plus légères, les voiles supérieures restaient enflées et continuaient l'impulsion du navire. A l'horizon chargé de vapeurs, éclataient çà et là des éclairs muets, semblables à une menace silencieuse ; on eût dit les reflets de la forge gigantesque d'un cyclope invisible. Au zénith, le ciel, d'un bleu perlé, étincelait d'étoiles ; dans le sillage embrasé de la frégate, tournoyaient des îles de feu de larges flaquas phosphorescentes dont l'immensité de l'Océan s'émaillait comme pour rivaliser de clarté avec le firmament. Ce n'était pas l'obscurité morne et opaque des régions du nord, pleine de mystérieuses terreurs : ici la nuit n'était que l'absence du jour, et pour en consoler la nature, les astres épanchaient leurs feux ; l'électricité peuplait l'air de ses météores ; les mollusques scintillaient à la surface des eaux et éclairaient de pâles lueurs la profondeur des abîmes ; puis l'atmosphère était imprégnée de cette splendeur vague des nuits tropicales, sueur magnétique qui se dégage des pores du globe, et qui constitue entre la terre et les cieux un échange perpétuel de vie et de rayonnements.

Cependant, aux regards expérimentés d'un marin, ce ciel éblouissant était loin d'inspirer une entière sécurité, et le jeune enseigne qui, de son banc de quart, s'accoudait sur les bastingages de la frégate, épiait de l'œil l'horizon, semblait en effet ressentir quelque inquiétude. Il suivait attentivement les progrès d'un petit nuage blanchâtre presque rond qui s'élevait rapidement au zénith et au-dessous duquel la mer semblait noir et frissonnait ainsi que de l'eau bouillante ; puis il reportait sa vue sur la voilure arrondie du navire, comme pour apprécier le degré de résistance qu'elle pourrait opposer sans risque à l'ennemi presque imperceptible qui s'avavançait.

La frégate présentait en ce moment le tableau de la tranquillité la plus parfaite. Confiant dans la vigilance de l'enseigne de quart, le commandant s'était retiré dans sa galerie où, le front courbé sur une carte des Antilles, il étudiait, le compas à la main, les dentelures hachées et

irrégulières des côtes de la Martinique dont il s'attendait à voir poindre les sommets dans la matinée du jour qui allait suivre. Les hommes de l'équipage enfoncés dans les hamacs, peuplaient de leurs rangs serrés et silencieux les profondeurs de l'entrepont, se fortifiant d'avance contre les fatigues du lendemain. Tout était muet, même sur le pont ; les matelots de quart, dispersés en groupe sur les gaillards ou accroupis sur les dromes, dormaient du demi-assoupissement du marin dont l'esprit veille tandis que ses membres reposent. A l'arrière cependant s'élevait de la dunette un murmure étouffé qui ressemblait à des chuchotements mêlés d'éclats de rire. Ce bruit était cause par une troupe d'aspirants que la température suffocante des régions inférieures du navire avait chassés du poste et du carré ; tendus parmi les manœuvres et les tas de cordages, les uns enfoncés dans les bailles à drisses, les autres ensevelis dans les caissons des bastingages. Ces jeunes gens, le dos sur les planches, la face tournée vers le dôme étoilé, exerçaient leur faconde en narrant les prouesses plus ou moins véridiques de leurs voyages d'outre-mer. Les plus jeunes qui n'avaient pas encore eu le temps d'oublier la mère-patrie, parlaient de Brest et soupiraient en rêvant aux bals de la Préfecture et aux yeux bleus des jolies bretonnes. D'autres, Jean-Barts en herbe, affectaient le ton matelot, chantaient des ballades en style de gaillard d'avant et s'amusaient à composer quelque satire où l'amiral et le commandant étaient peu respectés. Cependant, à mesure que la nuit avançait, le nombre des jaseurs diminuait, et l'on n'entendait plus que le bruit uniforme de l'haleine des dormeurs ronflant sur leur oreiller de bois, lorsque l'enseigne de quart sentant froidir le vent sous la pression du grain blanc dont il guettait l'approche, s'écria d'une voix éclatante :

— Range à carguer les catakois, rentre les bonnettes, amène les perroquets, veille au bras des huniers !

Les coups de sifflet des maîtres répétèrent successivement ces ordres ; en un instant, tous les hommes furent sur pied, les exécutant avec promptitude et précision. A peine était-on paré, que le grain, qui arrivait avec la rapidité d'un cheval de course, éclata sur le navire par une explosion semblable à celle des gaz comprimés d'une machine à vapeur. Quoique délivrée des hautes voiles dont la résistance

eût inévitablement entraîné la chute de quelque mâât, la frégate ploya comme un roseau sous le choc subit qui l'assiégeait ; elle se coucha sur la mer ou elle demeura inclinée, tandis que la raffale hurlait dans les huniers et sifflait en notes aiguës dans les chaînes de son paratonnerre. Puis, à mesure que le grain passait, le bâtiment se releva gracieusement, et lorsque le ciel, obscurci durant quelques minutes, eût repris son éclat azuré et son diadème d'étoiles, l'*Amphitrite* ouvrit de nouveau ses bonnettes comme des ailes, et, livra à la brise redevenue égale, ses voiles supérieures qui se noyaient comme une légère vapeur dans l'atmosphère lumineuse de la nuit.

L'inclinaison brusque et prolongée du navire jeta le désordre dans l'installation des dormeurs de la dunette. Les uns roulèrent, emportés par une force irrésistible, jusqu'au pied des bastingages ; d'autres glissèrent, s'accrochant en route à leurs camarades qu'ils entraînaient, et ce fut pendant un instant un conflit de rires et de juréments redoublé par le naufrage de quelques casquettes qui reposaient sur le pont, confiantes dans la sérénité du ciel. Cependant, au milieu de la commotion causée dans tout le navire par cet incident, un seul individu ne prit point part à la confusion générale et s'aperçut à peine de ce qui l'avait occasionnée. A moins que le bâtiment n'eût sombre, rien en ce moment ne semblait pouvoir l'arracher à la méditation qui l'absorbait.

Ce contemplatif personnage était le premier lieutenant de la frégate ; retiré dans sa cabine, au lieu de chercher le sommeil, en attendant le quart du matin, il s'y balançait étendu dans le hamac en filet que les Indiens de l'Yucatan tressent avec les fibres du maguey et que les navigateurs qui vont à Campêche ne manquent jamais d'en rapporter. L'officier était seul : sur ses genoux étaient éparées des lettres dont l'écriture menue et serrée trahissait aisément l'origine, et il venait de tirer d'un tiroir secret un, de ces gracieux petits paniers caraïbes qu'on fabrique aux Antilles, contenant un médaillon suspendu à un collier mince comme un fil, mais souple et indestructible. Cet ornement, dont les Indiens Galibis ont légué l'usage à leurs vainqueurs d'Europe, se nomme dans leur langue *ouabe* et sert de symbole à l'amour constant ; les créoles attachent une tendre superstition à la conservation de ce gage. Le médaillon contenait la mèche de cheveux de rigueur ; ils étaient châains, admirablement soyeux, et

jouissaient, sans nul doute, d'une valeur incomparable pour leur possesseur, car, dans un moment d'ardeur irrésistible, le jeune officier pressa longtemps ses lèvres sur le médaillon chéri.

Ce transport pourra sans doute paraître puéril aux amants peu sérieux, à ceux qui n'ont d'épanchements qu'à des moments donnés, et à qui les tumultes de la passion n'ont jamais coupé le sommeil ni l'appétit ; mais l'esprit grave et le cœur loyal du jeune officier donnaient à ce naïf témoignage de sa tendresse un caractère d'adoration dévouée, si profond qu'il la faisait respecter. Pierre Kerguelen, malgré ses vingt-huit ans, avait conservé une singulière virginité d'âme ; c'est ce qui arrive souvent à ceux que l'existence solitaire et contemplative de la mer dérobe aux corruptions des cités ; mais au rebours des esprits vulgaires que l'isolement rétrécit, l'imagination du jeune officier s'en était agrandie, et son âme se consumait de tout ce qu'il lui fallait comprimer d'énergie et de sentiments expansifs et tendres. Ce n'est véritablement que parmi les marins qu'on trouve ce contraste bizarre d'une instruction développée, d'un jugement sain, d'une expérience variée de la plupart des choses de la vie, jointe à une candeur de sentiments, une facilité d'illusions qui charment et qui surprennent.

Ce mélange de qualités en apparence opposées est dû à la vie de reclus errants qu'ils sont condamnés à mener par les déserts de l'Océan, et au spectacle continu des grandeurs et des luttes de la création, qui nourrissent, sans les satisfaire, l'ardente aspiration et les mélancoliques rêveries. Le contact momentané avec des sociétés différentes contribue encore à prolonger ce noviciat du cœur. Que d'amours avortés aussitôt que nés ! que de liaisons à peine ébauchées, rompues par le départ ! que de soupirs perdus dans la brise de l'appareillage ! de regrets superflus exhalés durant les veilles de nuit !... C'est ainsi que dans un corps endurci aux fatigues du métier, uni à une intelligence haute et développée, Pierre Kerguelen enfermait un cœur de vierge ou débordait une source intarissable d'exaltation et de tendresse. Les récits les plus fabuleux de dévouement et de constance, loin de lui paraître des rêves romanesques, réalisaient au contraire un type qui souriait à la trempe religieuse de son esprit breton ; rien qu'en étudiant la coupe accentuée de son profil, l'œil profond et rêveur qui éclairait sa physionomie habituellement sérieuse, on

pouvait deviner que les impressions une fois entrées dans cette âme devaient s'y graver d'une manière ineffaçable.

Kerguelen quitta le médaillon et prit sa guitare, d'où il ne tira d'abord que des sons vagues; mais peu à peu le rythme se prononça et marqua une mesure étrange. Les accords s'enchaînèrent en une mélodie plaintive et sauvage qui ne ressemblait en rien aux chants inventés par l'art civilisé de l'Europe; c'était un air créole que le jeune homme avait autrefois appris dans cette même île, sur ces mêmes montagnes qu'il revenait visiter après deux ans d'absence. Ces accents achevèrent d'ébranler son âme déjà si vivement émue, et ses yeux se mouillèrent de larmes excitées autant peut-être par le bonheur anticipé du retour, que par les souvenirs du passé.

Pour se distraire de son émotion, l'officier monta sur le pont et y rafraîchit quelques moments son front à l'haleine de la brise. Tout y suivait l'ordre accoutumé, et l'on n'entendait de loin en loin que les bruits habituels sur un bâtiment de guerre; l'avertissement monotone répété de l'arrière à l'avant: ouvre l'œil au bossoir! usité aux approches de la terre; l'appel régulier au loch pour apprécier la vitesse du navire, et le cri lointain des gabiers en vigie qui tombait du haut des mâts, comme une voix du ciel. L'enseigne de quart, monté sur son banc, sifflotait un air au moment où Kerguelen s'approcha, le même que celui-ci avait joué sur sa guitare.

—Tu m'as entendu Fontanges? lui dit-il.

L'enseigne sourit.

Toujours amoureux, mon pauvre Kerguelen; tu es un Amadis, un modèle de constance, un vrai barbet pour la fidélité. Si du moins tu étais sûr de la réciprocité! Mais ta maîtresse, mon ami, est créole, et la coquetterie de ces dames est plus renommée, je crois, que leur persévérance en amour. Puisque tu cultives avec succès la littérature nègre, tu dois te rappeler cette autre chanson:

Ça bon pour la parole,

Jamais fille créole

Ça mourir pour l'amour.

—Mauvais plaisant, répondit Kerguelen; comment oses-tu blasphémer de la sorte? L'impératrice n'offre-t-elle pas au monde l'exemple de toutes les vertus domestiques? n'est-elle pas un modèle de la plus constante affection? pourtant c'est une créole!

—Parbleu! reprit en riant Fontanges; le grand effort! un empereur et un homme de génie encore! on serait fidèle à moins. Mais, entre nous soit dit, cher ami, quoique tu commences comme notre seigneur et maître a commencé, par être un petit lieutenant, je doute cependant que tu aies jamais dans ta poche un royaume pour en faire hommage à Mlle. Céline de Prée. Tu n'as que la cape et l'épée, et c'est peu pour prétendre à la main de la plus belle personne de la Martinique, riche et noble, qui pis est.

—Oui, voilà le malheur, reprit le lieutenant avec un soupir; ce sont ces idées d'antique noblesse dont son père est entiché, qui seront toujours un obstacle entre elle et moi. Il ne peut me pardonner de n'avoir pas eu d'ancêtres aux croisades.

—Et qu'avons-nous besoin d'aïeux! ne sommes-nous pas tous fils de nos œuvres comme l'Empereur? Ton vicomte de père en est-il moins pour cela un ignorant indécorable, un ours mal léché?

—Peut-être sera-t-il plus raisonnable cette fois. Mais j'ose à peine l'espérer, car c'est autant le soldat de l'usurpateur qu'il hait en moi que le simple enseigne de marine.

—Ah! ah! je me rappelle, dit Fontanges en riant, que lorsque tu osais lui demander la main de sa fille et qu'il te refusa si orgueilleusement, il s'étonnait fort de ton outrecuidance inouïe, et disait, à qui voulait l'entendre, que si tu t'obstinais à faire les yeux doux à sa fille, il obtiendrait une lettre de cachet pour te faire enfermer!... Une lettre de cachet en 1806! le vieux fou ne peut pas s'imaginer encore qu'il n'y a plus de Bastille! Il est, en effet, de cette force là; c'est le fruit de cette existence de gentilhomme sauvage, pétrie d'ignorance et d'orgueil, d'aveugles préjugés et de mœurs ridicules; ce n'est que dans les mornes des Antilles qu'on rencontre de ces débris anté-diluviens, vrais Noés monarchiques survivant à un monde englouti; cependant je t'avoue que malgré ce que j'ai eu à en souffrir, il m'est souvent arrivé d'admirer ce type fruste, mais vigoureusement tranché, empreint d'une fierté indomptable. De tels hommes sont incapables d'une bassesse.

—Et d'un bon sentiment! On dit qu'il adore sa fille et il la verrait plutôt sécher sur pied que de te la donner! Pourtant il sait fort bien qu'elle t'aime; elle le lui a fait comprendre assez clairement lorsqu'il te mit si gracieusement à la porte. En vérité, tu as du guignon

de t'être fourvoyé auprès d'une semblable paternité. Et que comptes-tu faire cette fois ?

— Je n'en sais ma foi rien, répliqua Kerguelen, je tâcherai de voir Céline, et...

— Oui, interrompit Fontanges, il faut d'abord qu'elle songe toujours à toi ; ensuite, il faut que le père consente, et puis il faut encore le consentement de l'amiral et celui des Anglais ; car on pourrait bien nous envoyer en croisière en arrivant. Voilà bien des obstacles !

— N'importe, j'espère !...

— Quant à moi, dit Fontanges avec un bâillement prolongé, il me tarde furieusement de voir la terre ; depuis vingt-huit jours que j'inspecte l'horizon avec ma lunette dans l'espérance de voir paraître l'ennemi, je n'ai pas aperçu l'ombre d'un bâtiment.

— Ses forces sont déjà concentrées autour de nos colonies, où il projette une descente ; va, il est probable que nous ne resterons pas longtemps oisifs au Fort-Royal, et que tu auras bientôt des coups de canon autant que tu pourras en désirer.

— Tant mieux, cela rompra la monotonie du bord ; je suis las de ne faire que prendre hauteur du matin au soir et de veiller au quart sans le moindre petit branle-bas de combat pour me désennuyer.

Ici Kerguelen, qui, comme tous les gens épris, ne trouvait d'intérêt qu'à parler de son amour, quitta son ami, et entama une de ces promenades distraites que les marins exécutent sans relâche, durant plusieurs heures, dans un espace de dix à quinze pas, souvent moins ; unique ressource qui reste aux prisonniers de ces cages de bois qu'on nomme navires, pour entretenir l'activité de leurs jarrets paralysés par l'inaction ; on dirait à les voir, d'un troupeau de bêtes fauves s'agitant derrière leurs barreaux.

L'aube irisait le ciel de teintes verdâtres, lorsque le gabier posté sur les barres de perroquet cria : terre ! Bientôt on put discerner, même sur le pont, du côté de l'occident, une ombre mâle et azurée tranchant légèrement sur les tons argentés de l'horizon : c'était la Martinique, que les caraïbes nommaient du doux nom de Madanina lorsque Colomb la découvrit. On était à environ quinze lieues de l'île. A mesure que le jour grandissait et que le navire avançait, l'ombre se développait, découpant en contours plus nets ses formes flottantes. Sa crête se sépara en deux massifs couronnés de nuages orangés par le soleil naissant, et des re-

plis d'un bleu foncé dessinèrent les escarpements des précipices. Au sud, la presqu'île de la Caravelle apparut prolongeant son étroite langue de terre, précédée d'un rocher blanc semblable de loin à un navire à la voile, et les mornes secondaires, groupés comme une famille autour des volcans paternels, montrèrent leurs croupes revêtues d'une verdure plus pâle que celle des hauts sommets de l'intérieur. Puis quand la frégate entra à pleines voiles sous l'impulsion d'une forte brise dans le canal qui sépare la Martinique de l'île de la Dominique, les riches pentes de Macouba et de la Basse-Pointe déroulèrent leurs tapis de culture d'un jaune d'or, semées d'habitations qu'abrite l'ombre des massifs de manguiers et de tamarins, et d'où rayonnent de majestueuses avenues de palmistes. Le navire passa si près de terre que les marins immobiles d'admiration pouvaient distinguer, à la vue seule, les arêtes de la falaise septentrionale que blanchit un éternel brisant, et d'où jaillissent de loin en loin de frêles cascades qui flottent comme des banderoles d'argent.

Puis apparut le Prêcheur, chaos effrayant, prodigieux témoignage des bouleversements produits par le volcanisme ; partout le sol y est soulevé en pitons aigus, déchirés par des ravins à pic, hachés en blocs énormes, éparpillés comme des décombres, et dont une végétation exuberante assouplit les aspérités. Des demeures humaines sont cependant attachées aux flancs de ces âpres déclivités ; le toit rouge des sucreries, les hautes cheminées vomissant des flots de fumée, luisent et se projettent au haut des rochers, sur l'escarpe des précipices. Au milieu des damiers que dessinent, en se croisant, les allées de galbes et de pois doux, de gracieuses caféyères se suspendent à des cimes perdues ; sur la courbe inclinée, d'un morne, un noir cordon s'agit et ondule comme un immense reptile : c'est une file d'esclaves attachés au sol qu'ils creusent avec la houe. Mais la brise est si vive dans ce passage, que c'est à peine si les navigateurs peuvent saisir d'un rapide coup d'œil les aspects du rivage qui fuit. Le rocher de la Perle est dépassé, la pointe extrême de l'île est doublée, et l'*Amphitrite*, en virant de bord, découvre le magnifique panorama de la rade de Saint-Pierre, l'un des plus sublimes spectacles que puisse offrir la nature tropicale.

Aussitôt que la frégate fut en vue du port, le

brick qui s'y trouvait en station, déploya un signal auquel l'*Amphitrite* répondit en hissant son numéro. Plusieurs autres signaux furent échangés pendant que le navire achevait sa bordée pour aller mouiller au vent du stationnaire. La frégate venait de carguer ses huniers et de laisser tomber ses ancres ; elle courait encore sur son erre, lorsqu'une embarcation déposa à son bord le commandant du brick accompagné d'un enseigne et d'un aspirant. Le capitaine attendait son confrère à la coupée, et après les premières politesses, tous deux se retirèrent dans la galerie d'arrière, laissant les officiers de l'état-major de l'*Amphitrite* se presser avec ardeur autour de leurs camarades du brick qu'ils accablaient de questions multipliées en échange des lettres et des nouvelles apportées de France.

Kerguelen sur qui, en sa qualité de premier lieutenant de la frégate, retombait tout le travail et la responsabilité du navire, était en ce moment trop absorbé par les devoirs de son poste pour prendre part à la curiosité générale. Un lieutenant est à la fois à bord, ce qu'est un intendant dans un château, un juge de paix dans un canton : c'est lui qui est chargé de l'ordre et de la propreté ; il surveille l'état moral comme l'état physique de l'équipage ; il maintient la discipline et la santé, et en même temps sa vigilance doit se porter sur le matériel du bâtiment depuis le moindre bout de filin jusqu'aux réparations les plus importantes du gréement. Cette position mixte, ces attributions multiples ont leurs périls, et pour prix de son labeur de tous les moments, le lieutenant ne recueille parfois que l'antipathie de ses subordonnés, de fréquentes discussions avec le commissaire, dont le chiffre inflexible et les vues économiques ne s'accordent pas toujours avec les nécessités du moment, et de plus il a souvent à lutter contre les orages de l'humeur de son supérieur, qui accuse et charge sa responsabilité. Cependant ce rude apprentissage est la meilleure école du métier, et c'est ainsi que les jeunes officiers acquièrent l'expérience et les connaissances pour commander à leur tour.

Kerguelen était donc fort occupé à la toilette de sa frégate, qu'il aimait comme un père, tant il l'avait étudiée dans ses plus minutieux détails ; tant il appréciait les rares qualités qu'elle déployait sous toutes les allures ; la force et la solidité avec lesquelles elle capeyait par les gros temps, sa légèreté par les brises, sa

prompte docilité à virer, et sa finesse à pincer le vent. Le lieutenant veillait à faire dresser les vergues, parer les manœuvres, et mettre à la mer la famille flottante des embarcations. Chaque canonnier cirait à l'envi sa caronade, dont le fer verni reluisait comme des souliers de bal ; une nuée de mousses et de timoniers, attachés à l'habitable, aux grillages des claires-voies, en fourbissaient le cuivre, tandis qu'à grand renfort de sèves d'eau et de sauberts, le pont devenait blanc comme une nappe. Les matelots travaillaient à raidir les haubans, relâchés par la forte traction des mâts sous l'effort des coups de vent de l'Atlantique ; partout, à la parole brève du lieutenant, sous son regard vigilant, on voyait régner l'activité, la précision et le silence.

Pourtant, malgré l'attention qu'il prêtait aux moindres détails de son devoir, il était facile de découvrir qu'une préoccupation profonde devorait le jeune officier. Ses yeux se portaient fréquemment vers une anse retirée située à peu de distance, sur la droite, en regardant la ville de Sainte-Pierre ; cette petite baie, resserrée entre deux pointes coupées à pic, dont l'Océan ronge la base, s'appelle l'anse du Carbet, comme la rivière qui s'y jette à la mer, et qui prend sa source dans le massif central des montagnes du même nom. La paroisse de ce quartier de l'île est la plus ancienne, et le souvenir du père Labat, qui y demeura longtemps, y est encore conservé. Au dessus du bourg, au sommet d'un morne dont la crête se prolonge jusqu'à la mer, et que recouvrait un ondoyant tapis de cannes à sucre, on découvrait, en 1809, à l'époque où commence cette histoire, à demi cachée sous l'ombre des tamarins et des sabliers, une jolie habitation dont le toit de tuiles rouges étincelait au soleil ; ses murs, couverts d'essentes bleues comme d'une armure d'écailles, se paraient d'une joyeuse écharpe de lianes de barbadine, et se blottissaient comme dans un nid, parmi les touffes d'hibiscus, les jastrams, et les lauriers-roses. Sur le revers intérieur du morne, une majestueuse allée de palmiers conduisait à la maison ; de chaque côté s'éparpillaient, dans un désordre pittoresque, les cases à nègres, chacune au milieu de la plantation de manioc, d'ignames ou de bananiers dont l'esclave à l'exploitation pour son profit particulier, et flanqués du petit jardin d'arbres à fruits qu'il cultive pour sa nourriture.

Un perron de quelques marches donnait sur

le plateau faisant face à la mer ; quatre fois le lieutenant de l'*Amphitrile* ajusta sa longue-vue sur les persiennes vertes, et quatre fois il l'abaissa avec un mouvement d'impatience. Enfin la porte s'ouvrit, et une figure blanche parut sur le perron ; descendit rapidement les degrés, et s'avança aussi près que le permettait l'escarpement. Le regard expérimenté du marin ne lui permit pas cette fois de se tromper sur la nature de l'objet qu'il découvrait à l'horizon. Sa lunette lui fit voir nettement une femme jeune et élégante, tenant aussi à la main une longue-vue qu'elle dirigeait vers le bâtiment ; en l'apercevant, la poitrine du jeune homme se gonfla, une vive rougeur colora son front, ses lèvres s'ouvrirent pour prononcer un nom, et son corps se pencha en dehors des bastingages comme s'il eût voulu s'élaner vers cette cime chérie. Ce geste le fit reconnaître de la dame du morne, et par un mouvement sympathique, elle fit un pas jusqu'au bord de la falaise qui surplombait l'Océan, en secouant vivement son mouchoir.

— Lieutenant, dit un quartier-maître, en grattant son crâne chauve avec sa main goudronnée, le bâton de foc a craqué dans le dernier grain.

— Eh bien ! faites-y une épissure, répondit Kerguelen distraitement.

— Plait-il, lieutenant ? dit le matelot ébahi, une épissure au bâton de foc !

— Va-t'en au diable, vieux requin, s'écria l'officier, brusquement arraché à son amoureuse contemplation par cette voix rauque ; puis voyant le maître stupéfait de sa vivacité :

— J'ai tort, mon bon Guaric, lui dit-il, mais vois-tu, j'étais occupé à prendre un relèvement sur cette côte et tu m'as dérangé.

— Hum, dit le maître en s'éloignant, je crois tout de même que le soleil du tropique l'a un peu toqué, le lieutenant.

— Oui, messieurs, disait à voix haute, au milieu du groupe d'officiers, un aspirant beau parleur, qui avait fait des études, vous ne pouviez mieux arriver. L'escadre anglaise est en campagne, elle rôde dans nos parages *quærens quem devoret*, voilà pour la gloire ; quant au plaisir, à terre on se marie et on danse tous les jours, crainte d'accidents ; des bals et des coups de canon, convenez que vous êtes chanceux !

— Qui est-ce donc qui se marie ? demanda Fontanges.

— D'abord une de tes connaissances, conti-

nua l'officier ; un jour ou l'autre nous aurons une belle noce au Carbet.

— A ce nom, Kerguelen détourna brusquement les yeux du rivage.

— C'est une femme divine, messieurs, que Mlle. de Pree, ajouta l'aspirant en réunissant ses doigts sur ses lèvres, et l'on put juger de l'intensité de son admiration par l'énergie de son geste.

— Il paraît que les yeux noirs des créoles t'ont furieusement fasciné : as-tu donc oublié, ingrat que tu es, les soirées du cours d'Ajou et l'aimable Kersobie ?

— Non certes, reprit le jeune homme, et jamais admiration ne fut plus désintéressée que la mienne, car il est rare de rencontrer une beauté plus froide et plus dédaigneuse que Mlle. de Pree. On dit qu'il ne faut pas moins qu'un nom du lustre le plus pur et le plus monarchique, pour être agréé de son auguste père. Quant à elle, je la soupçonne fort de nourrir quelque mystérieux sentiment au fond de son cœur.

— N'importe, s'écria un autre aspirant, jeune héros de dix-sept ans aux joues vermeilles que le soleil des Antilles n'avait pas encore pâlies ; elle danse la gavotte de la façon la plus ravissante !

— Silence, messieurs, voici nos commandants, dit Fontanges. Il se rapprocha de Kerguelen, en lui serrant la main ; mais le coup avait porté et il fut presque alarmé de voir son ami pétrifié, fixant un œil hagard sur le malencontreux orateur.

M. Kerguelen, dit le capitaine en s'avancant vers son lieutenant, il faut envoyer promptement la chaloupe à la rivière des Pères pour y faire de l'eau, et le grand canot à la ville pour acheter des vivres frais ; faites tout parer pour mettre à la voile demain au point du jour.

Messieurs, ajouta le commandant en redressant sa haute taille légèrement voûtée plutôt par les fatigues que par l'âge, et rejetant en arrière les mèches grises qui flottaient sur son front hâlé, messieurs, demain nous allons chercher lord Cochrane, et reconnaître la position de son escadre ; remercions l'amiral Villaret-Joyeuse qui nous fournit si vite l'occasion d'acquiescer de la gloire, ainsi que le brave capitaine qui nous apporte une si bonne nouvelle.

— Les chances ont toujours été pour vous, mon cher Trobriant, répondit le commandant du brick ; du moins, il y a cela d'heureux

qu'elles ne peuvent mieux tomber ; quand les choix de la fortune sont pour de officiers tels que vous, on peut se résigner à être oublié par elle... Messieurs, s'écria le capitaine, votre mission est belle et périlleuse ; vous remplirez l'attente de la patrie et du grand homme qui vous regarde ; j'en ai la confiance... Vive l'empereur, messieurs, et mort à ses ennemis !...

Ce cri fut répété avec un bruyant hurra par l'équipage et par la jeunesse enthousiaste rangée en cercle autour des nobles guerriers, et qui devorait leurs paroles. Dans un transport belliqueux, tous s'embrassèrent avec effusion ; Kerguelen lui-même, frappé par cette électrique commotion, frémit d'ardeur comme un coursier qui entend la trompette ; au regard sympathique de Fontanges, il répondit par un regard étincelant ; mais quand son œil retomba sur le morne verdoyant et sur la maison cachée sous les manguiers, il s'éteignit soudain et l'accablement remplaça cette exaltation momentanée.

—Y conçois-tu rien, Fontanges ? dit-il à son ami : elle se marie !... et cependant je l'ai vue tout à l'heure !...

—Bah ! des bruits en l'air !...

—Et partir sans la revoir, sans lui parler, sans éclaircir cette affreuse incertitude !... Mon Dieu, que je souffre ! la tête me fend !...

Il tomba assis sur le banc de quart, le front dans ses mains.

En ce moment, Guaric s'approcha et lui dit à demi-voix :

—Lieutenant, il y a là dans un rafiau, sous le sabord d'arcasse de tribord, une dame couleur d'acajou, qui vous demande. Elle a un grand mouchoir brassé carré sur le haut de la tête, et autour du cou un tas de colliers qui font autant de tours qu'une drisse dans sa baille ; elle a une lettre qu'elle dit ne vouloir remettre qu'à vous.

Kerguelen se précipita dans l'entrepont et de là, passant à la sainte barbe, se trouva, par le sabord, vis-à-vis d'une pirogue qui se balançait sur la vague bleue, à l'ombre de la masse du navire. Dedans était une mulâtresse accoutrée avec le luxe bizarre de toilette, ordinaire aux femmes de couleur, luxe qui devient effréné lorsque la générosité de leurs maîtres ou de leurs protecteurs leurs permet de s'y livrer.

Aussitôt qu'elle vit Kerguelen, elle s'écria, en battant des mains, avec cette mélodie aiguë et traînante, particulière aux créoles, dans un lan-

gage dont nous donnerons ici un court échantillon pour la satisfaction des connaisseurs :

—Jésus-Maria, ché maître moin, c'est li qui heureuse ! Ah ! dans moment li voé bâtiment, l'a rivé, li dit : moi sûre zami moué là dedans ; couri chai, dis-li bonjour, oulan !...

—Mais ne vous a-t-elle pas donné de lettre, Zara ?

—Pour ça, c'est vrai, moi fini youne ; mais çaquidi ou ça ? Moi sûre c'est gros matelot qui té crie moin negresse ; li pas te gardé moin dans visage donc ! Maman moin cabresse, et pi papa moin c'est bequé !...

Pendant tout ce bavardage, la mulâtresse trait de son sein qu'ornait une pièce d'estomac de la plus fine mousseline brodée par la main même de sa maîtresse, la lettre tant désirée et la remettait au lieutenant ; elle contenait ces quelques lignes écrites à la hâte :

“ Vous voilà donc enfin, mon ami ; combien vous avez tardé ! et si vous saviez ce que j'ai eu à souffrir depuis votre départ ; que de persécutions ! Mais votre Céline vous est demeurée fidèle ; malheureusement mon père est aussi resté ferme dans ses résolutions : l'entêtement est le vice et la vertu de notre famille ; n'importe, il faut que je vous voie, cela me rafraichira l'âme et me donnera le courage dont j'ai besoin pour supporter les contrariétés dont on m'accable. Venez, avec Zara, au Saut-du-Carbét, où nous nous sommes déjà vus une fois il y a deux ans, la veille de votre départ ; nous pourrions nous entretenir et nous concerter pour l'avenir. Mais venez, au nom du ciel ! je suis si malheureuse, que quelquefois ma tête s'égare, ma résolution faiblit ; c'est Dieu qui vous envoie pour me rendre le calme et la force.

“ A ce soir.”

La pensée des nombreux devoirs qui pesaient sur lui dans cette journée importante, jeta Kerguelen dans une grande perplexité ; il partait le lendemain peut-être pour ne plus revenir ; les chances de la guerre et de la navigation sont si incertaines ! Partir sans la voir un seul instant, lorsqu'une si courte distance les séparait, c'était aussi trop affreux ! Cette incertitude pénétra son cœur d'une telle angoisse que, ne sachant à quel parti se résoudre, le jeune homme se frappa le front avec désespoir. En ce moment une main toucha son épaule ; il se retourna et vit Fontanges.

—Te voilà bien embarrassé, n'est-ce pas ?

Je le devine de reste sans que tu me le dises. Ne croirait-on pas, à te voir cette mine désespérée, que tu es seul au monde, sans ami pour te donner un coup de main au besoin ? Ou bien penses-tu que les fonctions de premier lieutenant soient si délicates et si compliquées, qu'une intelligence aussi bornée que la mienne, par exemple, ne puisse s'en acquitter ?... Allons, mon garçon, va à ton rendez-vous, car je vois qu'il s'agit de cela dans ce chiffon de papier rose ; je me charge de ton eau et de tes vivres. Parbleu ! ne voilà-t-il pas une grande affaire que de ravitailler un navire !

Kerguelen serra la main de son ami.

— Tu me rends la vie, lui dit-il, mais ce n'est pas tout ; il faut prévenir le commandant, et il est possible qu'il prenne mal la chose.

— Je m'en charge, reprit Fontanges ; d'ailleurs il ne faudra pas si longtemps, je pense ?

— Une heure ce soir, pas davantage.

— Une heure, beau Léandre ! comptons-en trois, ce n'est pas trop ; le temps passe vite à jaser d'amour.

M. de Trobriant avait gardé à diner le capitaine du stationnaire, et la société d'un ancien camarade, la satisfaction de l'arrivée, la perspective d'une belle campagne, enfin par-dessus tout quelques bouteilles de Bordeaux et l'excellent rhum du pays l'avaient mis, dans une bonne humeur complète ; les deux commandants étaient à table et riaient à gorge déployée, lorsque Kerguelen se présenta, sollicitant un congé pour aller à terre. M. de Trobriant, malgré sa gaieté, fronça le sourcil d'une façon très marquée.

— M. Kerguelen, lui dit-il, vous n'ignorez pas à quelles gens nous allons avoir affaire ; nous ne saurions donc être trop bien préparés ; cependant votre zèle et votre exactitude me sont connus, et je ne doute pas que vous ne soyez à votre poste à l'heure dite. Vous pourrez descendre à terre vers huit heures ce soir, M. Fontanges vous remplacera.

Kerguelen, au comble de la joie, courut écrire un mot à la hâte, et il le confia à la mulâtresse, en lui recommandant de revenir le chercher dans la pirogue au coucher du soleil, voulant surtout envelopper son absence de tout le mystère possible.

II. — LE SAUT-DU-CARBET.

Tous ceux qui ont visité, même passagèrement, les Antilles, conviennent que peu de spec-

tacles dans l'univers sont comparables à celui que présente la rade de Saint-Pierre à la Martinique. La baie si renommée de Rio-Janeiro, immense dans son développement, ne constitue pas un tableau qu'on embrasse d'un coup d'œil, et l'on n'en apprécie les beautés que successivement. Ici ce n'est en comparaison qu'une peinture de chevalet, mais l'éclat des couleurs et la sévérité des lignes, la majesté de l'ensemble et la grâce des détails s'y fondent dans une harmonie si merveilleuse que le regard ne peut se lasser de s'y promener. C'est un contraste perpétuel où la nature luxuriante de la zone torride se montre sous les aspects les plus hardis, les plus variés ; ici ce sont des gorges ténébreuses creusées à pic entre des murs de basalte, au milieu des savanes veloutées qui gissent en pentes douces jusqu'au sable du rivage ; plus loin des nappes dorées de cultures, découpées de charmilles d'un vert sombre, semées d'arbres géants et de riantes habitations, s'épandent en cascades éblouissantes sur les flancs des mornes, tandis que plus haut les forêts couronnent, de leurs épaisses solitudes, des cimes inaccessibles éternellement noyées dans les nues. Au pied de cet amphithéâtre de montagnes superposées, à l'abri d'un morne perpendiculaire et tapissé de lianes, se blottit la ville de Saint-Pierre, calme et souriante, baignant ses pieds dans l'écume atlantique ; les tamarins, les palmiers font à ses toits bleus un joyeux panache, et les flèches noires et oscillantes des navires rangés dans le port l'enferment dans leur mobile réseau.

Au moment où Kerguelen s'embraqua furtivement dans la pirogue de la mulâtresse, la Montagne-Pelée, ce sombre volcan éteint qui domine le nord de l'île, avait quitté son turban de vapeurs et montrait sa tête ébréchée. Le disque du soleil suspendu au dessus de l'horizon des mers, semblait s'arrêter pour contempler le vieux géant et perçait d'un rayon oblique la nappe roussâtre des mélastomes qui hérissent le cône, semblables aux cheveux rares et chétifs semés sur un crâne chauve. En ce moment l'île était inondée de tant de splendeur qu'elle étincelait tout entière comme une énorme escarboucle ; on voyait courir sur ses pentes des teintes fraîches et nacrées, pareilles aux diaprures dont s'émaillent les valves des grands coquillages ou aux reflets magiques qui se jouent sur le flanc des dorades quand elles expirent sur le sable.

La nacelle, dirigée sans effort à l'aide d'une simple pagaie par la mulâtresse, traversa la baie de Saint-Pierre et contourna le promontoire de rochers qui la sépare de l'anse du Carbet. Arrivée près de la grève, une lame arrondie souleva mollement la pirogue et la lança sur la plage où elle s'engrava.

Ils débarquèrent tous deux au milieu des mangles et des raisiniers, puis s'engageant dans un sentier ombreux frayé sur une déclivité rapide, Kerguelen et son guide atteignirent bientôt la crête du morne qui se prolonge à droite de la rivière du Carbet, dont les eaux retentissantes se précipitent vers la mer au fond d'une falaise de deux cent pieds.

(A continuer.)

Québec, 17 Octobre, 1844.

Avec le présent numéro les abonnés recevront huit pages de musique contenant deux Romances. Nous prenons sur nous de recommander celle intitulée:

“POUR UN SOURIRE,”

œuvre posthume d'HYPOLITE MONPOU. Cette gracieuse composition, publiée au commencement du mois dernier, est admirée aujourd'hui dans tous les salons de Paris.

↳ Ceux de nos abonnés de la ville et des campagnes qui n'ont pas encore payé le premier semestre d'abonnement, sont priés de le faire au plus tôt.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LE MENESTREL paraît tous les Jeudis. Il se compose de vingt pages, grand octavo, dont seize sont exclusivement consacrées à la partie Littéraire, et les quatre dernières à la Musique. L'année sera divisée en trois volumes, dont deux de Littérature, de 416 pages chaque, et un de Musique, de 208 pages.

Les conditions sont, outre les frais de poste, de TROIS PIASTRES par année, payable par semestre et d'avance. Cette dernière condition est de rigueur. On ne peut souscrire pour moins d'une année.

Toutes communications doivent être adressées, franches de port, à PLAMONDON et CIE., Rédacteurs-Propriétaires, Bureau, à l'encignure des Rues du Parloir et des Jardins, vis-à-vis la Chapelle des Dames Urulines, Haute-Ville.

Les Messieurs suivants qui ont bien voulu se charger de l'Agence du Ménestrel, sont autorisés à recevoir les noms des souscripteurs, à percevoir le montant de l'abonnement, et à en donner des reçus en conséquence.

- | | | | |
|-------|---------------------------|-----------|----------------------------------|
| M. M. | G. N. Gosselin, | - - - - - | Au Bureau de l'Aurore, Montréal. |
| | J. Bte. Saint-Denis, | - - - - - | Saint-Hyacinthe. |
| | Louis Berlinguet, | - - - - - | Boucherville. |
| | H. Garneau, | - - - - - | Rivière du Loup (en haut). |
| | Antoine Bureau, | - - - - - | Trois-Rivières. |
| | Louis Balté, | - - - - - | Deschambault. |
| | Wolfred Launière, | - - - - - | Saint-Michel. |
| | George Tanguay | - - - - - | Saint-Gervais. |
| | George Couillard, E. D. | - - - - - | Saint-Thomas. |
| | T. Chapais, N. P. | - - - - - | Rivière-Ouelle. |
| | Horace Pinet, N. P. | - - - - - | Kamouraska. |
| | Cléophe Cimon, N. P. | - - - - - | Malbaic. |
| | Arthur Chamberland, N. P. | - - - - - | Rivière du Loup (en bas). |
| | J. B. Beaulieu, N. P. | - - - - - | Kakouana. |

PLAMONDON et CIE., Rédacteurs-Propriétaires.

Imprimé par STANISLAS DRAPEAU, Bureau du Ménestrel.